

ÉDITORIAL

FAIRE DÉVIER LES VOIES TOUTES TRACÉES

Les pensées de l'écologie ont enfin la voix qui porte. Depuis quelques années, c'est l'effervescence. En plus des analyses nourries des spécialistes et d'une littérature très abondante sur le sujet du réchauffement climatique et de ses conséquences systémiques, les questions écologiques gagnent du terrain à tous les niveaux de la société. Est-il besoin de rappeler que, de ce point de vue, le rôle de la culture, de l'art et de l'éducation est essentiel ?

Vous ne trouverez pas de discours alarmistes dans ces pages, nous estimons qu'ils nous envahissent bien assez. Chacun, selon ses conditions, s'évertue de traverser notre époque sans devenir fou, et la tâche est ardue. Puisque nous sommes au « moment critique¹ », celui à partir duquel nous devons faire des choix qui nous engagent intimement et collectivement, sur des terrains et à des échelles variées, nous décidons de ne pas désespérer, encore moins de renoncer. Comment ? En sortant de nos solitudes algorithmiques et en allant puiser cette vitalité que par tous les moyens il nous faut réveiller. En recréant du lien là où il est abîmé. En ne cédant sur aucune lutte. En nous enivrant de chaque geste, chaque ressenti, chaque mouvement à partir desquels il nous sera possible de faire grandir la joie nécessaire à l'action. « Nous, vivants » est un cri, un appel, un vœu, une conviction, un horizon.

Le douzième numéro de la revue *Tête-à-tête* se fait l'écho de cette notion virale qui, depuis quelques années envahit le paysage culturel : le vivant. Cet objet de pensée, à la croisée d'un grand nombre de disciplines, nous le déclinons au pluriel et lui apposons un pronom. Il s'agit, en effet, d'ouvrir nos champs d'expérience à nos interdépendances, humaines et autres qu'humaines, en nous demandant ce que c'est que *faire société* dans les ruines du capitalisme. L'écologie nous fait comprendre ce qu'à un moment donné notre civilisation a cessé de considérer comme essentiel : prendre à la Terre sans compter, se concevoir comme une espèce

à part, libre de rompre les équilibres naturels à sa guise, est un projet de destruction. Si nous souhaitons donner à l'aventure humaine une chance de se poursuivre en évitant que le milieu terrestre ne devienne totalement invivable à court terme, il est plus qu'urgent de prendre soin de notre destin commun. Or, nous savons, puisque nous le redoutons avec la plus grande ardeur, que cela ne se fera pas sans transformations profondes.

Inventer de nouvelles manières d'habiter la Terre et de faire société nécessite donc de concevoir et d'éprouver notre rapport au vivant autrement. Il faut défricher des pans entiers de nos imaginaires, ouvrir de nouvelles brèches dans nos sensibilités, élaborer de nouvelles cultures terrestres qui ne soient pas d'autres formes de plantations² mais de nouveaux modes de vie, plus sobres et plus justes. Partout dans le monde, quantité de collectifs conduisent ces expérimentations, élaborant d'autres façons de produire, renouant avec d'autres espèces, appréhendant d'autres temporalités, s'ouvrant à d'autres réalités. Essayons de donner plus de place à ce qui nous sauve qu'à ce qui nous tue, d'abord en nous-mêmes, puis à travers ce que nous transmettons, et si nous le pouvons, portons-le plus loin. Cette bataille se joue essentiellement sur le terrain du sensible et des idées, dans des espaces situés, sur le temps long et quelle que soit notre place dans la société. Ajoutons à cela que les négociations doivent s'ouvrir à l'ensemble des vivants non-humains.

Les entretiens réunis dans ce volume témoignent de l'engagement d'artistes et d'auteurs qui œuvrent à décroquer nos imaginaires en ce sens. Le neurobiologiste et philosophe Georges Chapouthier nous emmène sur le terrain de l'éthique

1. Cf. « Un moment critique », préface de Didier Fassin à l'ouvrage collectif paru sous sa direction, *La Société qui vient*, Paris, Éditions du Seuil, 2022, p. 7 à 32.

2. L'anthropologue Anna Lowenhaupt Tsing utilise le terme de plantation pour désigner des « écologies simplifiées conçues pour créer des actifs marchands en vue d'investissements futurs [...]. Les plantations tuent les êtres qui ne sont pas reconnus comme des actifs marchands. Elles soutiennent également de nouvelles écologies de prolifération : la propagation ingérable de la vie issue des plantations, sous forme de maladie et de pollution. » (Anna L. Tsing, *Proliférations*, traduit de l'anglais par Marin Schaffner, Marseille, Wildproject, 2022, p. 44.)

animale et du droit en montrant que l'animalité, qui est notre condition, est un *continuum* au sein duquel nature, culture et technique sont des caractéristiques interespèces. Les artistes Sandra et Gaspard Bébié-Valérian collaborent avec différentes variétés de mycètes et explorent, dans leurs installations protéiformes, les propriétés de transformation et de symbiose du règne des champignons. Le cinéma perspectiviste d'Ariane Michel multiplie les centres du monde en déplaçant notre regard vers des altérités autres qu'humaines. Le cinéaste et documentariste Sylvère Petit œuvre à l'intersection des mondes humains et animaux, renversant les places et les points de vue, pour que naisse une véritable politique du vivant. Philosophe, éditeur, concepteur de sentiers de randonnée périurbains, Baptiste Lanaspeze travaille à promouvoir les pensées de l'écologie pour que des modes d'organisation socio-économiques locaux et mondiaux plus justes puissent voir le jour et se développer. Avec Alain Damasio, la littérature a l'envergure d'un fleuve, indomptable et fécond, qui oppose aux digues qui nous enserrant une vitalité salvatrice et inspirante. Lorsqu'enfin Vincent Macaigne, acteur, auteur, réalisateur

et metteur en scène, intitule son adaptation d'*Hamlet Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*³, ce n'est pas pour sombrer dans l'abattement ni la lamentation, mais pour rappeler à chaque présence autour de la scène que prendre le risque de tout donner, donc de tout perdre, c'est rester vivant.

Souhaitons à nos corps collectifs la « qualité d'os⁴ » nécessaire pour relever les défis de ce siècle.

JULIE FABRE
RÉDACTRICE EN CHEF DE CE NUMÉRO

3. Vincent Macaigne, *Au moins j'aurai laissé un beau cadavre*, libre adaptation de la pièce de Shakespeare et du conte original danois. Spectacle créé en juillet 2011 au Festival d'Avignon.

4. Alain Damasio, *La Horde du Contrevent* [2004], Paris, Gallimard, coll. « Folio SF », 2019, p. 596.